

Le Bondissant



pièce de François-Xavier Torre

Copyright : 2PNR1M5

IMPORTANT

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

François-Xavier TORRE
11 Rue du Moulin – 89140 Michery - 07 81 07 89 37
Mail : fxt.art@gmail.com
site internet : <http://francoisxaviertorre.com>

Toute interprétation doit faire l'objet d'une « demande d'autorisation » auprès de la SACD
www.sacd.fr

Copyright : 2PNR1M5

Le Bondissant

Pièce en un acte
de François-Xavier Torre

Pitch :

Nuit de décembre 1776. Ferney. Voltaire s'apprête à monter sur Paris faire ses adieux. Il finalise les derniers préparatifs en écrivant toujours autant, que se soit pour ses projets, que répondre à une correspondance aussi riche que sa vie...

Alors qu'il répond à un de ses détracteurs dans une lettre assassine, apparaît Vladimir, son hôte nocturne, un vieil ami de longue date qui le visite une dernière fois, à sa demande, sentant la fin...

Les rôles :

- Pierre-Marie Arouet, dit Voltaire
- Vladimir, ami secret, nocturne, et de longue date de Voltaire.

Décor :

Ferney.

Demeure de Mr François-Marie Arouet, dit Voltaire.

La pièce est à la fois sa chambre, son lieu de travail, et de toilette.

S'y trouvent un lit à baldaquin, un paravent, un lave-main, un pot de chambre, une méridienne, un fauteuil.

Ainsi que trois secrétaires, dont l'un est remplis de papiers, sur un autre, un jeu d'échec dont une partie et commencée, et sur le point d'être terminée, et un autre trône la maquette d'un théâtre : celui du Français.

Derrière le bureau principal où Voltaire s'affaire à écrire en ouverture de la pièce, une petite bibliothèque d'ouvrages et de bibelots en tout genre.

Un meuble vitré en arrière plan de la scène laisse entrevoir des fioles en tout genre.

À Jardin, des vitres drapées.

À cour, une double porte en chêne.

Durant la pièce, Voltaire finira par s'habiller pour la nuit, et aller se coucher...

Note de l'auteur :

La pièce est un acte unique, un face-à-face, sans distinction de scènes.

Seule un découpage narratif permettra de distinguer les thèmes relatifs aux séquences du duo nocturne.

1.

Correspondance et polémiques

Voltaire est en habit de tous les jours, assis derrière le secrétaire principal, et répond à une correspondance.

Voltaire — Monseigneur... votre article manque de panache, comme souvent. Il gratte la surface sans enlever le furoncle de votre réflexion. Un conseil : éviter d'écrire, cela permettra à ceux qui tentent de vous lire de vous croire moins sot. Tant de bêtises à chaque phrase ne méritent pas qu'on s'attarde sur votre prose digne d'un pot de chambre qu'on vide chaque matin. Même le purin est d'utilité public contrairement à vos pensées de critique en mal de sensation qui ne choquent personne. Je dirai même qui fait rire. Si votre but était de provoquer l'interlocuteur que je suis, je vous informe par la présente, que c'est raté. Vous n'avez ni l'audace, ni le talent, encore moins de démonstrations légitimes, inexistantes même, qui illustrent vos propos acerbes et jaloux. Oui ! La jalousie transpire votre verbe. Elle vous anime tant qu'elle vous aveugle dans de faciles portraits. Vous êtes l'âme littéraire du médiocre. Il vous faudra des années, très certainement même plusieurs vies si vous croyez en la réincarnation, pour ne serait-ce espérer atteindre ma cheville de Dr en « brettologie ». Une coquetterie de ma part. Mon âge et ma notoriété me le permettent. Devenir un bretteur de mots est bien plus qu'un métier, c'est devenu un art qui vous manque cruellement. Un art qui vous dépasse de très loin vu votre esprit petit, si petit d'ailleurs qu'il nous faudrait un microscope pour en découvrir sa taille. Vous auriez pu par exemple écrire « Mr De Voltaire, à son âge, n'a plus de grandeur que sa particule. » Je l'aurai volontiers accepté. Surtout que ma particule – contrairement à vous – n'a pas été acquise de naissance. Et devenir un aristocrate est, en ces temps qui courent, devenu un chemin de croix difficile à porter. Vous devriez d'ailleurs – à l'aube de votre vie – cacher vos origines de sang bleu. En cette fin de siècle il ne fait plus recette, et n'est plus garanti. On me tolère encore de porter cette facétie sociale grâce à mon grand âge et mon statut d'Immortel, mais je plains ceux qui de nos jours naissent avec. La particule est devenue une marque qu'il vous faudra faire disparaître si vous voulez garder votre tête quelques années encore sur vos épaules. Comment je le sais ? Suis-je devin aussi ? La réflexion qui chez vous est un reflet de l'ignorance, chez moi me pousse à observer le monde tel qu'il est... Sentirai-je les choses plus vite que les autres ? La sagesse m'aurait-elle ouvert l'esprit vers un futur aussi funeste que votre prose ? L'utilisation d'une opiacée inconnue provenant des Amériques ou d'Orient ? C'est bien mal me connaître ! C'est bien mal me juger ! Ce n'est tout bonnement que de la logique, de la mathématique, du bon sens, et une envie âpre et gourmande d'apprendre toujours, même à mon âge qui sonne le glas d'une fin de vie bien remplie. Sentir les choses, c'est les vivre. Découvrir le monde d'en haut ne suffit pas, il faut aussi ne pas oublier celui d'en bas. Prenez le peuple comme un baromètre, et vous sentirez la tempête qui gronde, dont vous serez les premières cibles, les premiers qui couronneront leur colère, leur misère, leur faim, sur leurs pics...

Apparaît Vladimir dans la pénombre d'un coin de la pièce.

Vladimir — Qui attaquez-vous ainsi mon cher Voltaire ?

Voltaire — Ah ! Enfin vous voilà ! Approchez-vous, je ne vous vois qu'n ombre. Je vois mal à âge.

Vladimir tape dans ses mains, et des bougies s'éclairent simultanément dans toute la pièce.

Vladimir — C'est mieux ainsi, vous ne trouvez pas ?

Voltaire — Vous soignez toujours vos entrées, mon cher Vladimir. Je désespérai ne plus vous revoir. Je m’amusai à répondre à un de mes nouveaux admirateurs en vous attendant. Un ignorant de plus. Quelle heure est-il au fait ?

Vladimir — Deux heures du matin si cette pendule fonctionne.

Voltaire — Si tôt ?

Vladimir — Si tard.

Voltaire — Vous savez bien que je ne dors que quelques heures. Et c’est pire ces derniers temps. Quand on a eu une vie comme la mienne, vingt-quatre heures c’était trop court. Il me fallait résister au sommeil. Et seul l’esprit me permettait de veiller...

Vladimir — Et de vous tenir encore debout à votre âge.

Voltaire — Un miracle... vous le savez bien...

Vladimir — Alors ? Qui est donc ce pauvre diable sur qui vous laissez libre cours à votre espièglerie coutumière...

Voltaire — Un esprit étroit. Sans intérêt.

Vladimir — Alors pourquoi lui répondre s’il n’est pas digne de vous ?

Voltaire — Par jeu ! Je ne peux pas m’en empêcher. Et puis je l’aide aussi à améliorer son style, pour qu’il aiguisse un peu plus son esprit critique.

Vladimir — L’est-il ?

Voltaire — Critique ? Si seulement... C’est une flanelle qui se croit penseur parce que de noble lignée.

Vladimir — Ce ne sont pas des lumières pour la plupart.

Voltaire — Tant que leurs bourses permettent une protection d’ennemis plus dangereux... Ils feront toujours l’affaire.

Vladimir — Un ennemi de plus ?

Voltaire — A mon âge, je ne les compte plus. Tous pensaient avoir ma peau. Et je suis encore là.

Vladimir — Même le nouveau Louis ?

Voltaire — Un arrêté royal à mon âge serait de mauvais goût. Je pense sincèrement que sa Majesté a d’autres soucis en tête que de répondre aux doléances de mes ennemis. Je suis très certainement devenu un vieillard sénile à ses yeux. Je ne suis plus une menace pour Paris. Je suis sans intérêt à présent.

Vladimir — Un sans intérêt que ne manque jamais de donner encore son point de vue. Et qui le partage toujours avec entrain et force.

Voltaire — Mes caprices ordinaires. Et puis ça me tient en vie. Plus pour longtemps j'en ai bien peur.

Vladimir observe les papiers sur le secrétaire, puis en lit un au hasard.

Vladimir — Je vois que vous tenez toujours une correspondance aussi riche.

Voltaire — Et qui me coûte une petite fortune. Ces agents des postes me ruineront avant qu'on me mette entre quatre planches.

Vladimir — Il ne faut pas écrire autant.

Voltaire — Mais c'est le courrier que je reçois que je paie !

Vladimir — Ne l'acceptez pas. Résister.

Voltaire — A mon âge... on ne résiste plus, on savoure le temps qui reste.

Vladimir — Ils ouvrent toujours votre courrier ?

Voltaire — Partant et entrant. Je suis une manne financière pour ses petits espions de l'enveloppe cachetée. Que voulez-vous... On les paie pour savoir ce que j'écris. Comment y résister ?

Vladimir — Pour le compte de qui le font-ils ?

Voltaire — D'hommes et de femmes d'influence, bien implantés dans les petits salons, ayant pignon sur rue, ayant toujours peur de moi, ou bien envieux. Une farce humaine que tout ceci ! Si au moins ces postiers recopiaient avec exactitude ce que j'écris, mais encore faut-il qu'ils sachent...

Vladimir — Lire ?

Voltaire — Lire ? Non. Mais comprendre, oui.

Vladimir — Vous codez votre correspondance ?

Voltaire — Non. Mais je suis parfois obligé de louvoyer afin que mes amis et contacts à travers le territoire et l'Europe n'aient pas à payer le prix de leur indiscrétion. Et quand je considère que la correspondance est sensible, je joue avec le sens des mots, et des tournures de phrases. Travailler sur le style suffit à leur faire perdre le sens réel de mes propos, que seuls mes contacts sauront décrypter. Et au final ils véhiculent de fausses informations.

Vladimir — Dois-je comprendre que vous jouez avec eux comme on joue au chat et à la souris ?

Voltaire — À force j'ai appris que la polémique était un nouvel art de parler de soi, d'exister, de rester dans le présent. Jouer le rôle de la victime aujourd'hui, celui du bourreau demain, puis du défenseur la fois suivante.

Vladimir — Vous aimez donc jouer au marionnettiste ?

Voltaire — Je n'ai pas tant de pouvoir, Vladimir. Si on y réfléchit, je me suis offert le luxe de faire de ma vie un théâtre ouvert, mon cher Vladimir, nous sommes tous en représentation, jouant une pièce en feuilleton qui s'éternise, où pour révéler le vrai il faut chercher le faux.

Vladimir — Un piège littéraire où vous jouez l'avocat du diable.

Voltaire — Mes ennemis tombent souvent dedans, je l'avoue. Et ça m'amuse toujours autant. Il n'empêche que ça me prend aussi toutes mes heures, de jour comme de nuit. Mais j'ai tellement de demandes, de questions, de querelles, qu'une vie ne me suffirait pas à répondre. Et puis... en dehors de ces joutes verbales sans intérêt, il faut bien aussi que je m'informe des nouvelles du monde.

Vladimir — Et de ses Cours.

Voltaire — Que voulez-vous, les secrets d'alcôve sont mes amuses-bouches. Et cette correspondance m'évite de voyager inutilement. Mes os ne le supporteraient plus de toute façon.

Vladimir — Vous connaissez le dicton : les voyages forment la jeunesse.

Voltaire — Et ils vieillissent tout autant. L'esprit reste jeune ; du moins, je m'efforce de le garder alerte. Il me faut rester dans le présent...

Vladimir — Pour mieux vous croire irremplaçable.

Voltaire — Tant que je suis vivant, et que la raison m'anime encore, je continue. J'ai tant de choses à faire mais le poids des luttes sur les injustices du monde m'ont fatigué plus que je n'aurai pu le croire. Je sens l'usure me dévorer de toutes parts jusqu'à disparaître à mon tour dans les arcanes de l'Histoire.

Vladimir — Passer la main ! Il faut vous trouver un remplaçant...

Voltaire — Beaucoup s'y sont essayés.

Vladimir — Et combien en avez-vous usé ?

Voltaire — Je ne compte plus. Mais le nombre doit être affolant. Déraisonnable même.

Vladimir — Qui résiste encore ?

Voltaire — Ce cher Jean-Jacques... Mais à force c'est devenu un amusement. On se cherche. On se trouve. On s'ignore. On s'insulte. On s'admire parfois. Un duel verbal qui n'a jamais été mortel, bien que violent, contrairement à d'autres où leur menace transpirait chaque billet. Au moins avec Rousseau, la joute reste littéraire et philosophique.

Vladimir — Vous aimez les esprits raffinés.

Voltaire — Avis personnel très discutable. Vous n'avez pas été sous sa plume assassine...

Vladimir — Reconnaissez que son *Contrat social* n'est pas dénué de non-sens. Je dirai même que ses idées sont avant-gardistes.

Voltaire — Vous êtes sérieux ?

Vladimir — On ne peut plus. Sa vision économique sur la richesse qui a pour conséquence la différence des classes, sur l'idée que l'homme est une valeur ajoutée commune par son savoir-faire, plutôt qu'être une simple somme de pièces d'or, est dès plus intéressante. Ses idées annonceront de nouveaux combats à l'avenir, réduiront un peu plus les écarts entre les dominés et les dominants. Une justice sociale va naître grâce à ses réflexions.

Voltaire — Vous le défendez en plus !

Vladimir — Vous êtes un libéral, Voltaire. Vous ne pouvez ni comprendre ni accepter que la richesse peut-être collective et non individuelle.

Voltaire — Les hommes sont trop égoïstes pour atteindre cet équilibre. Et les dominants n'accepteront jamais cette vision de partager leurs acquis. Jean-Jacques a pris trop des substances si vous voulez mon avis. Mais ça change des aristocrates, des bigots, ou encore des bourgeois qui se croient « sang-bleu » parce que leurs coffres sont pleins. Ils sont si risibles que je préfère en rire.

Vladimir — Me dit celui qui s'est efforcé toute sa vie à devenir l'un des leurs.

Voltaire — Je les connais bien en effet. Mais en vérité je peux vous le dire, je n'y ai jamais eu ma place. Trop de faux semblant, trop de faux discours, trop de bassesse culturelle, intellectuelle, de sots en armoire ; à force tout ce petit monde m'a donné le goût de vivre en ermite... La solitude repose l'esprit de tout superflu extérieur.

Vladimir — Vous, un sage ?

Voltaire — Le privilège d'avoir des rides. Et puis... vu mon âge, il était temps !

Vladimir — Et à défaut de ne plus voir les gens, vous leur écrivez... Vous en êtes à combien ?

Voltaire — J'ai peur de ne pas comprendre...

Vladimir — Votre correspondance, vous l'estimez à combien de lettres ?

Voltaire — Laissez-moi réfléchir... Je crois m'être arrêté de compter... dès la première. Je savais que l'écrit allait accompagner ma vie, alors à quoi bon tenir un livre de compte...

Vladimir — Vous gardez tout ?

Voltaire — Seulement l'utile et l'affectif.

Vladimir — Une encyclopédie entière à vue d'œil.

Voltaire — Je vous crois sur parole mon cher Vladimir. Ma vue aussi a baissé ces derniers temps. Et puis il me semble que vous aussi l'écriture vous a...

Vladimir — Mon statut m'en a offert le loisir.

Voltaire — Et combien alors ?

Vladimir — Toute une vie.

Voltaire — Une seule seulement ? J'avais pensé...

Vladimir — Alors disons plutôt... une vie qui s'éternise, et qui semble en cumuler plusieurs. C'est déstabilisant parfois de s'apercevoir qu'on endosse des vies qui ne sont pas les nôtres et qui avec le temps le deviennent, nous dépassent, nous enveloppent comme des ombres qui par couche consécutive nous étouffent, nous enferment dans des rôles qui se jouent de nous si on n'y prend pas garde.

Voltaire — Vous me jouez un rôle ce soir ?

Vladimir — Celui que vous connaissez depuis que le sang a croisé nos vies. Mais j'en ai bien d'autres en réserve, selon les occasions, les rencontres, les habitués, les curieux, l'inconnu aussi.

Voltaire — L'inconnu ?

Vladimir — La vie nous offre des mystères insoupçonnés mon cher Voltaire. Et des destins qu'un livre ne pourrait résumer.

Voltaire — Vos voyages vous ont permis de ne jamais laisser vos pages blanches...

Vladimir — Le temps est avec moi. Il me donne l'avantage.

Voltaire — À qui le dites-vous ! Mais contrairement à vous, le temps lui m'a rattrapé, tandis que sur vous il ne semble pas avoir d'emprise. Jamais je n'ai pu comprendre... votre longévité contre-nature.

Vladimir — J'ai arrêté de chercher une raison quelconque. Vous-même deviez mourir jeune si je me souviens bien.

Voltaire — Le sort en a décidé autrement, et vous n'êtes pas étranger à l'affaire...

Vladimir — Une rencontre même hasardeuse donne parfois des résultats surprenants.

Voltaire — J'imagine donc que votre correspondance doit être tout aussi imposante que la mienne... De la taille d'une encyclopédie.

Vladimir — Je ne saurai le dire... Mais une chose est sûre, la mienne est mieux rangée. Vous devriez d'ailleurs faire de même. Comment pouvez-vous vous y retrouver dans un tel capharnaüm ?

Voltaire — Le temps me manque pour du classement..

Vladimir — Employé un secrétaire.

Voltaire — Trop cher ! Et je vous l'ai dit Vladimir, je sens la fin approchée. À quoi bon perdre mon temps dans des jeux comptables. Je laisserai, après ma mort, le soin à mes détracteurs d'en faire des feux de joie si ça leur chante. Ces correspondances sont...

Vladimir — Une marque indélébile à votre vie, mon cher ami. Ils sont votre signature, bien plus que vos romans ou vos pièces, vos pamphlets historiques et brûlots philosophiques.

Voltaire — Qu'en savez-vous ? Auriez-vous des postiers dans votre manche ? Vous aussi vous lisez mon courrier ? Combien vous paie-t-on ?

Vladimir — Ne soyez pas ridicule. Vous vous abaissez à vos ennemis. Ne cherchez pas à me fâcher Mr de Voltaire.

Voltaire — Excusez le vieillard soupçonneux que je suis devenu. La fièvre me rend bête et méchant. Une preuve qu'il est temps pour moi de tirer ma révérence. C'est notre ultime entrevue.

Vladimir — C'est votre choix. Pas le mien.

Voltaire — Mais vous m'aviez promis...

Vladimir — Ma présence devrait suffire à vous prouver mon engagement auprès de vous. Nous sommes des amis de longues dates... Douter de moi aujourd'hui serait une faute de votre part. Mais il peut en être autrement... Il suffit que vous le désiriez...

Voltaire — Un autre sursis ?

Vladimir — Un autre exil...

Voltaire — Encore un ! Vous voulez ma mort ma parole ?

Vladimir — Ne suis-je pas là pour cela ?

Voltaire — Si. Si... En effet... Mais j'aurai pensé sa venue moins voyageuse justement...

Vladimir — Évitez de la taquiner, elle est un tantinet capricieuse. Elle pourrait vous rajouter du temps...

2.

Exils et voyages

Voltaire — Encore du temps ! Mais pour en faire quoi si ce qui j'y découvre m'en fait perdre la raison ? Et où voulez-vous que j'aille ?

Vladimir — Le monde est vaste mon ami ; vous n'avez pas idée de ses richesses. Il ne se réduit pas qu'à de bassesse Cour royale, ou de petits salons dorés, dont vous avez été si friand... Il est au-delà des fantasmes de vos contes pour adulte...

Voltaire — Comme vous y allez !

Vladimir — Je n'ai pas le souvenir qu'entre nous la langue de bois était l'usage... La franchise a toujours été notre petit secret. Vous en conviendrez.

Voltaire — En parlant de secret, vous avez toujours su garder les vôtres. Notamment sur votre longévité. Aujourd'hui, vous pouvez me le dire, êtes-vous une divinité ?

Vladimir — Je ne fais pas si peur.

Voltaire — Alors vous êtes quoi à défaut d'être qui ? À l'aube de ma mort, ce savoir restera-t-il donc un secret entre nous ?

Vladimir — Disons que contrairement à vous, voyager m'a rajeuni.

Voltaire — Mes voyages étaient forcés, dois-je vous le rappeler.

Vladimir — Provocateur que vous êtes... jouer l'avocat du diable à des soutanes, et à vouloir être plus royaliste que le Roi, vous deviez vous attendre à quelques retours de bâton. C'était ou la mort, ou la fuite. C'est là tout votre génie d'ailleurs. Sans ces exils, vous n'auriez pas été une Lumière pour ce continent ; ce qui a rendu jaloux plus d'un marquis, comtes, religieux, intellectuels.

Voltaire — Vous oubliez le courroux d'un empereur... Que j'aime toujours malgré notre brouille passée.

Vladimir — C'est l'esprit que vous admirez mon cher philosophe, pas les hommes, ni leur statut, ni leur pouvoir, bien qu'ils fussent utiles, notamment à sauver votre tête. Ou d'autre chose...

Voltaire — Voyons... Il est des amputations qu'on ne peut tolérer.

Vladimir — J'ai eu vent de votre mésaventure aux Pays-Bas. Votre premier exil...

Voltaire — Vous faites erreur. C'était un choix délibéré. Secrétaire auprès de l'ambassadeur à dix-neuf ans, ça ne se refuse pas.

Vladimir — Un poste qui fut de courte durée. Un problème de mœurs, si mes souvenirs sont bons... La jeune enfant, vous n'avez pas honte !

Voltaire — Un regrettable concours de circonstances qui m'a valu un départ précipité. Des ragots assassins de la part d'une mère jalouse qui voyait d'un mauvais œil que sa fille s'amourache d'un Français, alors qu'elle avait promise sa fille à un nobliau de la Cour Royale de Hollande.

Vladimir — Cela n'empêchait pas son âge...

Voltaire — J'avais 19 ans ! Moi non plus je n'étais pas majeur ! Alors que sa vieille peau de mère vendait sa main à un noble qui avait trois fois son âge ! Et vous me parlez de mœurs ? Il est surtout dramatique de voir que d'une classe à une autre on s'habille de moralité sous couvert de tradition aussi discutable, tout rang confondu... Au diable les nobles et leur droit de cuissage ! Et une âme de poète quand on a le cœur enflammé ne se contrôle pas ! De là à m'accuser d'avoir abusé de son innocence... « Pimpette » n'était pas prude pour un sou ; sa mère l'ayant bien formé...

Vladimir — Les mots portent Monsieur de Voltaire. Vous le savez mieux que personne. Et un adepte du Temple et de son courant libertin ne peut être totalement innocent de ses errances poétiques... Actes condamnable dans un pays, ou seuil de tolérance chez un autre... Il était temps d'arrêter ces jeux épistolaires tout feu tout flamme afin d'éviter l'irréparable...

Voltaire — L'irréparable ?

Vladimir — Qu'on vous retrouve marié à dix-neuf ans ! Cela aurait été une faute de parcours. Vous l'homme libre de corps et d'esprit, s'enfermer dans les liens sacrés du mariage aurait été une prison pour vous. Un avenir qui vous aurait rendu malheureux... Leur menace vous a rendu service, et elle vous a sauvé d'une amputation... J'ai visité des pays où ce type de bévue et menace sont inexistantes.

Voltaire — Un pays tolérant... Cela existe-t-il vraiment ?

Vladimir — Dans ces pays-là, c'est une sentence de l'instant, sans aucune forme de procès. Vos mœurs n'ont pas le droit de cité en leurs lieux. Vous n'y aurez pas survécu un jour entier...

Voltaire — Les sauvages !

Vladimir — Vos déguisements d'homme civilisé ne vous rendent pas plus meilleurs qu'eux, ni supérieur. D'aucune manière. Ils vivent différemment, avec leurs codes, leurs règles, et ne cherchent pas querelle à son voisin pour une idée, ou pour l'honneur d'un égo déplacé.

Voltaire — Assez parler de moi, voulez-vous. Combien de pays avez-vous visité ?

Vladimir — Étudier serait plus approprié. Je ne sais pas. J'ai dû faire plusieurs fois le tour du monde et pourtant je reste sur ma faim. Je ne me lasse jamais de remettre le couvert.

Voltaire — Il est bien connu que les voyages donnent de l'appétit. C'est étonnant d'ailleurs que vous n'ayez jamais pris de poids !

Vladimir — Je fais attention à ma ligne. Un corps en alerte facilite le réveil des sens.

Voltaire — Toujours sur vos gardes.

Vladimir — Je préfère savoir que le danger existe que de l'ignorer.

Voltaire — Vous êtes donc un espion... Curieusement, ça ne me surprend pas. Tout le mystère qui vous entoure... Et peut-on savoir à la solde de qui ?

Vladimir — Vous m'amusez, mon cher philosophe. J'aurai pu en effet le devenir. J'ai tellement fait de choses dans ma vie... Mais il est un secret qui doit rester dans l'ombre de nos entrevues.

Voltaire — Laissez-moi deviner... Vous avez découvert la source de jouvence ? Vous savez que ça m'a toujours agacé de ne pas savoir.

Vladimir — Je sais... Jaloux ?

Voltaire — Curieux. La mort est à la vie ce que la connaissance est à l'esprit. Savoir qu'aujourd'hui ne peut avoir de lendemain m'a poussé à lire, penser, vivre avec toujours ce même regard d'enfant qui observe le monde tourné dans un sens, alors que la plupart de mes contemporains se tournent dans l'autre.

Vladimir — Une valse à contre-temps.

Voltaire — Merci pour le trait d'esprit ! Je me le note. C'est que ma mémoire vieillie aussi. Elle reste alerte, mais de plus en plus souvent prend des congés que je ne m'explique pas. Elle s'absente. Elle aussi part en exil. C'est désagréable de se savoir perdu d'un coup, sans raison. Puis, ensuite retrouver qui on est, où nous sommes... Vieillir ne rend pas sage, il rend peureux. Déjà que ce corps tombe en lambeau, si l'esprit s'y met aussi, il n'y a plus que le sous-sol qui m'attend et ses herbes folles. Tant mieux ! J'aurai deux à trois mots à dire à la mort ! C'est qu'elle m'a fait tourner en bourrique toute ma vie cette chipie ! Et vous le savez mieux que personne puisque vous êtes son instrument.

Vladimir — Mr Arouet voyons ! Si c'était le cas, je vous aurai laissé danser avec elle. Mais, ironie du sort, j'étais de passage quand la mort vous a rendu visite.

Voltaire — C'était quel jour déjà ? Elle m'a rendu visite souvent.

Vladimir — Votre sarcasme ne vous honore pas.

Un temps.

Voltaire — Pourquoi moi ? Pourquoi m'avoir choisi ? Vous auriez pu passer votre chemin...

Vladimir — Pourquoi pas ! Votre vie fut une très belle récompense. Ça valait le coup de tenter le diable.

Voltaire — J'ai été l'objet d'un acte de sorcellerie, si je comprends bien.

Vladimir — La sorcellerie est une science qui a mauvaise réputation, mal connue parce qu'incompréhensible pour beaucoup. Surtout chez ceux qui croient détenir le savoir universitaire, bien campé dans leur chaire et dont le Codex sur lequel ils somnoient ne doit surtout jamais être remis en cause... il est plus facile de brûler que de comprendre ce qui nous échappe.

Voltaire — Je n'ai jamais été de ces gens-là ! Je me suis toujours méfié de leurs acquis. Comprendre c'est Savoir. Tandis que Croire reste dans le giron des hypothèses.

Vladimir — Et vos exils vous ont permis de partager et d'accumuler des connaissances en tout genre. Notamment chez vos voisins anglais.

Voltaire — Cette île recèle de grands précurseurs, de grands voyageurs, de grands chercheurs qui n'ont porté leur regard non plus vers les mers et les océans, mais vers les cieux, l'espace, les planètes...

Vladimir — Vous auriez aimé y faire un tour ?

Voltaire — Et comment ! Rencontrer d'autres espèces que la nôtre. Nous sommes des explorateurs. De tout temps nous avons continué inlassablement à découvrir au-delà des apparences, au-delà des frontières, par curiosité, par goût de l'aventure, et souvent hélas au prix du sang...

Vladimir — Votre *Micromégas* serait-il un clin d'œil à cette envie de découvertes insolites et facétieuses ?

Voltaire — Pourquoi poser la question si vous connaissez la réponse ?

Vladimir — Nombre de vos ouvrages transpirent d'ailleurs vos fuites précipitées. Une façon pour vous de vous rapatrier sur vos terres natales, grâce à vos contes chimériques. Ou serait-ce à chaque fois un pied de nez à vos détracteurs ?

Voltaire — Quand on n'est pas du sérail, quand on n'est pas de noble lignée, quand on refuse les règles tacites d'un ordre établi, on apprend très vite, pour parvenir à nos fins, à feinter, à courtiser, à prêter l'oreille, et à fuir le cas échéant quand l'ennemi toujours tapi dans l'ombre cherche à vous nuire par peur, par lâcheté, par couardise. Et j'ai eu tout ce siècle pour comprendre que la France était d'une grande arrogance pour un si petit pays. Le siècle de Louis XIV a sans doute joué en ce sens, mais depuis La Renaissance on s'enorgueillit d'être un peuple éclairé, en avance sur son temps, alors qu'il n'en est rien. C'est même plutôt l'inverse ; la communication et les apparences ont pris le dessus sur les recherches, les connaissances, l'ouverture aux alliances, l'union des peuples... La Religion et ses dogmes restent encore bien enracinés dans les mœurs ; et dans les mains du bigot, elle devient très vite une torture de l'esprit et du corps... Et puis dans ce pays, on préfère la querelle plutôt que la discussion, le duel plutôt que le débat. L'interdit plutôt que l'écoute. Voilà l'envers du décor des Lumières. Une monstrueuse supercherie.

Vladimir — Je vous trouve sévère.

Voltaire — J'ai combattu l'ignorance toute ma vie, aux quatre coins de l'Europe. Et pour quel résultat ? La vision d'une bougie si fragile que la répétition ne fait pas effet de sauvegarde. Inutile vous me

direz ? Et pourtant si on ne veille pas au grain, cette même bougie vacillante plongera de nouveau le monde dans l'obscurité...

Vladimir — Et dans le bain de sang.

Voltaire — Les peuples n'apprendront jamais...

Vladimir — Ils préfèrent croire. C'est plus facile. Mais si ça peut vous consoler, la France n'est pas unique en son genre. Nombre de pays sur cette petite planète ont les mêmes problèmes qu'ici. Ils sont mêmes parfois aux antipodes de vos soucis et opinions. Et ils ont aussi leurs sacerdoxes, une religion tout aussi belliqueuse que celle que vous avez combattu depuis vos études chez les jésuites. Des abus qui vous mettraient hors de vous ! plus grotesques encore, sous le couperet des traditions. Des peuples très harmonieux qui acceptent volontiers ces doctrines, qu'aucun ne remet en cause. Des Voltaire, des Rousseau, des Diderot, des d'Alembert, ils n'en existent pas chez eux. Ils seraient tués dans l'œuf, condamné à mort à la moindre pensée de leur part qui n'iraient pas dans le sens commun. Vous vous plaignez que la France est en retard ? Il est des contrées où le Moyen Âge à côté serait considéré comme de la modernité ! Une révolution sans appel. Les Lumières sont ce qu'il y a eu de mieux depuis des siècles pour ce continent. Et vos exils en ont facilité son rayonnement. Et, il a suffi de quelques critiques et menaces pour y parvenir.

Voltaire — Il est vrai que j'y ai fais des rencontres bien plus riches qu'au confessionnal, ou dans l'antichambre d'un Puissant. Et puis voyager m'a rendu...

Vladimir — Célèbre, tel un roi. Fils de notaire devenant un prince, puis un monarque littéraire, qui aurait pu le croire ? À part vous ! Les exils vous ont forgé l'esprit pour prendre un peu plus de hauteur, et toucher d'un regard, d'un sourire, d'un mot, d'un trait d'esprit les couronnes et leur sceptre. Être à leur solde ne vous suffisait pas. Jouer les bouffons pour sang royal ne cachait rien d'autre que votre appétit vorace d'être leur miroir d'égo.

Voltaire — Mais qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes fou !

Vladimir — Seulement lucide. Et puis entre ami, on se dit tout. Sans trahison. Sans faux semblant. Sans messes basses. Rappelez-vous monsieur de Voltaire, je ne suis pas un de vos courtisans !

Voltaire — J'aurai détesté cela. Vous le savez ! Mais il n'est pas besoin de monter la voix. Il est des affaires qu'il faut garder à mots couverts, pour éviter qu'elle ne s'ébruite. On jaserait de nouveau.

Vladimir — Évitez l'hypocrisie avec moi. Vous aimez qu'on parle de vous. Vous étincelez dans la critique. Et puis tout le monde le sait. Toute l'Europe est à vos pieds à présent. Même Paris vous laisse venir. C'est dire leur tolérance à votre égard.

Voltaire — La capitale s'est lassée. Je ne suis plus une menace pour elle. C'est pourquoi je vais lui faire mes adieux. Et puisqu'on parle de franchise, à votre tour de l'être : vous le grand voyageur, votre premier voyage, c'était où ?

Vladimir — L'Italie, vers la route de la soie, puis l'orient, et la Chine. Vaste pays où je me suis perdu en cours de route, mais sur laquelle j'ai trouvé un sens à ma vie.

Voltaire — Un voyage que vous aviez fait seul ?

Vladimir — Non. J'étais parti avec la famille Polo.

Voltaire — Polo ? De quelle famille Polo parlez-vous ?

Vladimir — D'après vous ?

Voltaire — Marco Polo ?

Vladimir — Lui-même !

Voltaire — Mais... C'est... C'est... Vous êtes si vieux que ça ?

Vladimir — Je commence à prendre de l'âge. Vous avez raison.

Voltaire — Mais comment c'est possible ? Vous... je vous savais étrange, mais à ce point... J'ai raison depuis le début, vous avez découvert l'élixir ! C'est la raison pour laquelle j'ai vécu si longtemps, n'est-ce pas ?

Vladimir — Les connaissances doivent être partagées, respirées dans des esprits éclairés, sinon à quoi serviraient-elles enfermées dans le secret d'une caverne...

Voltaire — Mais... vous êtes quoi ? Une sorte de témoin ? Seriez-vous un ange ? Une erreur de la nature ? Avez-vous été humain ? Une preuve que la résurrection existe ? Mes amis jésuites vous prendraient pour un messie s'ils le savaient.

Vladimir — C'est pourquoi il faut vous taire. Le pari était risqué. Certaines personnes m'ont déçu parce qu'elles ont fait n'importe quoi des connaissances offertes, d'autres les gardèrent pour elle et l'utilisèrent à mauvais escient ; tandis qu'une poignée d'entre elles donnent l'espoir de continuer sur le chemin de la transmission... Moyennant finance. Vous n'êtes pas pauvre non plus, et que vous avez su mener votre barque côté finance, grâce aussi aux deniers publics.

Voltaire — La connaissance se monnaie sinon elle n'a plus aucune valeur. Et je devais éviter de courir après l'argent très vite, afin de m'investir ailleurs.

Vladimir — Dans le théâtre par exemple.

Voltaire — Les arts et les sciences dans leur globalité. Et la philosophie dans une moindre mesure. Obtenir des connaissances est coûteux en temps et en recherches. La partager en est la somme, et elle est sans prix, parce que justement elle se partage au plus grand nombre et non pour des petits salons.

Vladimir — Petits salons qui vous payaient fort cher.

Voltaire — J'ai compris très vite que l'exclusivité avait un prix. Un prix que j'ai su fixer. Avoir du nez pour les affaires n'a rien de criminel, et cela m'a permis de me rendre disponible – je dirais même libre

– pour me consacrer à mes passions. L’argent nous emprisonne très vite quand on lui court après. Et je ne devais pas m’en rendre esclave trop longtemps. Je ne suis pas né prince. La liberté, je me la suis achetée, à force de travail, de prises de risques jusqu’à mettre ma vie dans la balance à chacune de mes positions. J’ai payé mon dû fort cher. Même si je dois beaucoup à ceux qui m’ont apporté les connaissances universelles, et les moyens de les obtenir.

Vladimir — Vous avez quand même été le jouet des puissants de ce monde.

Voltaire — Que voulez-vous, les grands de ce monde sont des joueurs facétieux. Il faut bien qu’ils s’occupent ces laquais du pouvoir. Mais mon indépendance financière m’a permis de tirer les ficelles moi-même. La liberté ne reste jamais sous le joug d’une couronne, sinon elle s’obscurcit.

Un temps.

Vladimir — L’argent ne fait pas tout. Pour preuve, cela fait combien de temps que vous n’êtes pas remonté sur la capitale ?

Voltaire — 34 ans. Exilé dans mon propre pays. Quelle ironie !

Vladimir — Avoir acheté le domaine de Ferney était tout aussi stratégique. Vous en conviendrez... La Suisse est à portée de calèche ou de bateau. Cette résidence vous a permis de continuer à jouer au roi des lettres dans un royaume moribond. Exilé par effronterie.

Voltaire — Par désobéissance ! Le prix d’un droit de penser, et d’être à contre-courant.

Vladimir — Un courant qui a changé de sens et qui prend le pli sur le vôtre. Je l’ai senti en passant la frontière... Il y a comme une atmosphère... un calme avant la tempête.

Voltaire — Il était temps ! Mais si au final ce siècle se noie dans un bain de sang, alors j’aurai échoué.

Vladimir — Comme bons nombres de vos camarades à la plume d’oie qui se sont efforcés - je dirai même acharné - à réveiller tout ce petit monde gavé de dogmes et de traditions, léthargique parce qu’éduqué à coups de bâtons, et de sermons.

Voltaire — Obéir par la peur est plus facile que par la raison... La raison a pour essence la recherche de la vérité, et donc de la liberté, d’être un mur contre la tyrannie. Mon ami, je souhaiterais qu’un jour les écoles soient ouvertes à tous et qu’elles aient pour fonction de rendre le peuple libre...

Chaque siècle son avancée, mon cher philosophe. Peut-être que vos combats susciteront cette envie... Mais ce serait une avancée considérable...

Voltaire — Vous pourriez en toucher deux mots au roi, vous l’homme d’influence. C’est à se demander si un jour il se lève de son pot de chambre...

Vladimir — Voltaire... voyons ! Et après vous vous offusquez que la corde vous tend les bras... enfin le cou.

Voltaire — L'avez-vous déjà vu ? Le monarque ?

Vladimir — Rencontrez deux fois à l'occasion. Il ne représente aucun intérêt. Il respire un passé, dépassé depuis des décennies. Sa lignée va s'éteindre après lui.

Voltaire — Et vous ne lisez pas l'avenir !

Vladimir — Je fais comme vous. Je sens les choses par logique et déduction.

Voltaire — Et pensez-vous que ça va se passer en douceur ?

Vladimir — C'est la France, monseigneur. La sagesse n'a jamais été une qualité du peuple.

Voltaire — Donc j'ai raison ! Ce sera la révolution.

Vladimir — Pour muter de nouveau dans une nouvelle ère. Faire un bon en avant. Rattraper son retard.

Voltaire — Pour donner quoi ? Un âge d'or ?

Vladimir — Il lui faudra sa période de troubles pour l'atteindre... C'est pourquoi il vous faut partir. De votre plein gré cette fois.

Voltaire — Encore ! Décidément vous n'en démordez pas. Je suis fatigué de fuir ! Pour sauver ma peau, que je n'ai souhaité à aucun de mes ennemis. Qui voudrait de ce corps constamment malade ? Vous pouvez me le dire ?

Vladimir — Vous aviez un allié de poids... l'esprit ! Toujours en ébullition.

Voltaire — Il m'a tenu en vie jusqu'à présent. Mais je vis aujourd'hui comme Cyrano, le regard tourné vers la Lune ; elle est à mon tour ma muse bienveillante ! Le monde dort tandis que je reste en éveil pour mieux le respirer de sa veille tumultueuse. Vous aussi la nuit est votre amie, il me semble ? Nous avons au moins ce point commun.

Vladimir — De mes voyages, j'ai contracté une maladie de la peau. Le soleil m'est déconseillé. Alors je travaille de nuit, c'est plus simple pour moi. Nous sommes comme des lucioles mon ami, l'intellect bouillonnant dès le jour éteint. Cela ne vous a jamais traversé l'esprit à force de veiller si tard ?

Voltaire — Le souci c'est que la journée je mettais à profit mes pensées nocturnes. Le repos ? Je ne sais plus ce que c'est à force d'être devenu un bourreau de travail. De jour comme de nuit les activités m'ont tenu à bout de bras, m'ont donné l'énergie suffisante pour ne pas mourir d'un sommeil profond. Et j'ai encore tant à faire. Tant de correspondances en retard...

Vladimir — Et autant d'esprits à égratigner au passage, de votre plume querelleuse, sous un prête-nom sans doute, afin d'éviter un nouvel exil, la corde ou le bûché, ou encore se voir la tête tranchée.

Voltaire — Nous ne sommes pas en Angleterre.

Vladimir — Qui sait... Il est possible qu'un jour la France se munisse d'une arme équivalente, plus précise, pour faire croire au petit peuple que c'est moins barbare. Les fagots pour libérer les âmes n'ont plus court aujourd'hui, alors il faut bien trouver de quoi amuser le peuple en place de Grèves...

Voltaire — Vous savez Vladimir... parfois vous me faites froid dans le dos !

Vladimir — Je dis des horreurs comme il vous est arrivé parfois d'en écrire...

3.

Comédie française et l'Académie

Vladimir — Qu'est-ce qui vous pousse à remonter sur Paris ? En dehors de votre dernière pièce ? Vous auriez pu le faire plus tôt, pour d'autres occasions. Est-ce toujours la peur du bâton ?

Voltaire — Mourir en prison plutôt que dans mon lit, le choix était vite fait. Et j'ai un litige avec la famille royale.

Vladimir — Louis ne vous a jamais vu.

Voltaire — Son grand-père Louis XV n'a jamais décoléré de...

Vladimir — Vos frasques de philosophe ? Ou est-ce votre irrésistible sarcasme, ou encore votre pensée trop libertine pour un sang bleu ?

Voltaire — Le portrait est si fidèle qu'on ne peut rien vous cacher.

Vladimir — L'interdit n'a jamais été officiel. Vous le savez ?

Voltaire — Oui. Mais, la prudence est mère de toutes vertus. Il faut bien me ranger une fois de temps en temps derrière la bonne sagesse d'écouter ses amis tout autant que ses ennemis, qui parfois deviennent les mêmes.

Vladimir — Vous avez quand même joué les espions pour Louis XV, non ?

Voltaire — Oh... voyons... vous savez aussi bien que moi qu'espionner pour la couronne, ça s'appelle de la diplomatie... Et à ce jeu aussi je parvenais à mes fins.

Vladimir — Avoir l'oreille de Frédéric II vous a facilité grandement les choses, il me semble.

Voltaire — Des alliances évitaient aux deux monarques de se faire la guerre.

Vladimir — Et de faire la guerre aux autres.

Voltaire — Vous savez ce que c'est... Les alliances d'aujourd'hui se déferont demain. Louis XV voulait sa guerre contre les Anglais, et il l'a obtenu grâce à l'appui du Saint Empire germanique, avec

mon concours. Mon seul intérêt pour lui n'était pas ma plume, mais mon réseau des puissants, à travers toute l'Europe.

Vladimir — Vous avez quand même gardé votre titre d'historiographe du roi qu'il vous avait octroyé pour vos bons et loyaux services.

Voltaire — Ce n'était pas innocent de sa part. Mon œuvre sur son aïeul Louis XIV et son siècle a forcément influencé sa décision. Lui aussi voulait son image littéraire dans l'Histoire, montrer qu'il était le digne successeur du Soleil. Hélas, le « bien aimé » manquait d'aura. Il n'a jamais vraiment brillé de sa présence... Et j'ai bien peur que le XVIème ne soit pas mieux. Je pense même que le sang royal dépéri de génération en génération...

Vladimir — Vous êtes devenu si populaire que le gros Louis ne vous touchera pas. Embastiller Voltaire serait une faute inutile...

Voltaire — Mes vieux amis Vilette, d'Argental, Thibouville, m'ont tenu des propos identiques. Ils insistent vraiment pour que je monte. Ils m'assurent d'ailleurs qu'en passant par la Comédie française, mon retour à Paris sera une promenade de santé. Pour un malade chronique, c'est d'une ironie...

Vladimir — Vous vous êtes donc réconcilié avec le *Français* ?

Voltaire — C'est l'institution qui était fâchée. Pas moi.

Vladimir — Sûrement quelques-unes de vos libelles assassines passées ont dû donner le change pour qu'ils...

Voltaire — Cela reste à prouver, comme nombre de critiques qui n'ont jamais été de ma main, et dont on m'a prêté des rancunes à tort.

Vladimir — L'inverse aussi, si j'ai bonne mémoire. Ce poème contre le duc d'Orléans par exemple, qui vous a fait faire une visite à la Bastille. Je sais que vous n'en étiez pas l'auteur. Mais dès lors que certains intellectuels bien placés dans les sphères du pouvoir ont estimé que le billet incriminé était bon, semblait digne d'intérêt, vous vous êtes empressé de vous l'attribuer, alors que vous aviez crié la veille à l'injustice parce qu'on vous accusait à tort d'en avoir été l'auteur. Votre vanité d'auteur, encore une fois, vous trahissait. Le plus important était qu'on parle de vous une fois de plus, d'être le sujet de conversation dans les petits salons parisiens, que votre nom soit cité dans la bouche de tous, en bien comme en mal...

Voltaire — Malgré la méprise de certains épisodes de ma vie, elle m'a souvent été utile. Cet épisode fâcheux dont vous faites référence m'a permis d'ailleurs d'écrire un des chapitres de Zadig. Ma vie tanguait entre tragédie et comédie, avec ses rebondissements, ses intrigues, ses retournements de situations... De cour à jardin, nous sommes tous l'instrument d'une pièce dont on ne connaît pas l'issue finale.

Vladimir — Tout le monde connaît l'issue finale monsieur le philosophe : c'est la mort !

Voltaire — Oui ! mais entre la naissance et la mort, c'est le jeu continu d'un acteur sans visage : l'humain dans tous ses appareils, sous toutes ses grimaces, éclatant sa fureur, ses amours, sa joie et ses éclats de rire, sa tristesse, ses blessures, sa rage, sa colère, ses frustrations, ses trahisons, ses réflexions, sa confiance qu'il daigne donner aux êtres les plus chers aujourd'hui, et qui le trahiront demain ; où il remet sa vie dans la foi à coups de génuflexion, d'interdits, de règles rigides, mais qu'il bafoue dès qu'il goûte à la liberté... La liberté de parole, de penser, et de jouir du moment présent. Une vie trop courte pour s'abreuver de tout, alors il profite de la moindre occasion pour s'amuser, apprendre, aimer, versifier, tenter sa chance, profitant du jour présent sans penser à demain... Ma vie, en effet, fut un théâtre à ciel ouvert permanent...

Vladimir — Votre père a-t-il été aussi victime de vos jeux de rôle ?

Voltaire — Lesquels ? J'en ai eu plusieurs.

Vladimir — L'officiel voyons ! Mr Arouet. Vous savez... celui que vous avez enterré sous votre prêtre-nom à vingt-cinq ans, par votre nom d'auteur : Voltaire ! L'auriez-vous oublié ?

Voltaire — J'ai pourtant tout fait pour... Mais, pour répondre, aussi loin que je me souviens, je pense qu'il fut mon premier public...

Vladimir — À subir vos frasques.

Voltaire — Je m'entraînais...

Vladimir — Pour faire pire !

Voltaire — Vous êtes d'humeur badine ce soir, Vladimir.

Vladimir — Admettez que votre père fut pour vous un souffre douleur.

Voltaire — Vouloir le meilleur pour son fils était si difficile à comprendre ?

Vladimir — Si suivre son parcours...

Voltaire — Moi ? Notaire ? Vous me voyez dans ses oripeaux de croque-mort toute une vie ? Mais j'ai fait ses études de droit. Chez ces ordures du langage. Je me suis sali les mains chez ces notables sans manière, sans idées, triste à mourir qu'un esprit se pendrait d'y rester une saison entière, à survivre dans le papier, la poussière, éclairé d'une bougie qu'on utilise jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans sa propre cire, à retranscrire du langage imbuvable, incompréhensible ; un langage qui se veut savant mais qui est littérairement pauvre, en manque total de poésie. Alors que les mots doivent rester libre, créatifs, vivant, compris de tous ! M'accepter tel que j'étais... C'était tout ce que j'attendais de lui. Mais vous savez ce qu'il m'a répondu quand je lui ai dit mon envie d'être auteur ? De vivre de ma plume ? « *C'est l'état d'un homme qui veut être inutile à la société, à charge à ses parents et qui veut mourir de faim* ». Aucune chance. Aucune confiance. Les mots d'un peureux. J'ai très vite compris que je demandais la lune ; et mon père n'avait rien d'un Cyrano ! Mais j'ai quand même obéi. J'ai suivi quelques-uns de ses commandements. Mais, jamais très longtemps...

Vladimir — Parce qu'on vous cherchait querelle. À chaque menace, papa sauvait l'enfant terrible ! L'incorrigible effronté !

Voltaire — J'aime bien le... l'incorrigible effronté ! Je m'y retrouve très bien. Sans cesse à vouloir réaliser ses rêves.

Vladimir — Et quels rêves ! En parlant de souhaits, puisque vous retournez à Paris, vous irez saluer vos amis en perruques et costumes ?

Voltaire — L'Académie ? Bien sûr ! Ils se vexeraient si je ne vais pas les voir. J'en suis toujours sociétaire. Et avoir participé au Dictionnaire a été une aventure tout aussi enrichissante que l'Encyclopédie de mes amis Diderot et d'Alembert...

Vladimir — Leur respect à votre égard est une revanche. Vous qui aviez tapé à leur porte depuis votre ode... Comment s'appelait-elle déjà ?

Voltaire — *Ode à la vierge.*

Vladimir — Pour un libertin comme vous, quelle ironie ! Un concours qui...

Voltaire — Premier espoir. Premier échec. Première déception.

Vladimir — Premier empressement aussi. Toujours à vouloir tout, tout de suite.

Voltaire — Quand on a la mort comme épée de Damoclès qui peut vous tomber sur la tête du jour au lendemain, la seule issue c'est d'obtenir au jour présent ce qu'on risque de perdre par manque de temps le jour suivant...

Vladimir — Première revanche aussi si je me souviens bien.

Voltaire — Si peu !

Vladimir — Mr Arouet vous êtes de mauvaise foi. Le gagnant à ce concours ne fût pas responsable du choix académique. « *On ne voit point que les Corneille, les Racine, les Despreaux aient jamais travaillé pour les prix. Ils craignaient trop de compromettre leur réputation. Ils savaient trop bien que les plus méchants ouvrages avaient droit d'espérer aux lauriers académiques...* » Vous vous souvenez de ce conseil, n'est-ce pas ?

Voltaire — Jean-Baptiste Rousseau. Oui, je me souviens. Comment l'avez-vous su ?

Vladimir — J'étais présent quand il vous a écrit cet avertissement sage et amical. Vous n'êtes pas mon seul ami philosophe mon cher Voltaire. Et il avait raison, les prix littéraires ne sont rien d'autres qu'une caresse de l'égo. La vanité vous transforme très vite en Icare ; gare à la chute ! Ou à la bassesse d'un esprit revancharde !

Voltaire — J'avais mis toute mon âme dans cette ode ! Un concours de lettres doit s'interdire les mauvais vers, sinon vous donnez raison au père Rousseau.

Vladimir — Vous n'étiez pas juré, vous étiez candidat. À quoi bon s'être attaqué au lauréat ?

Voltaire — J'étais... je me suis emporté. La jeunesse a ce défaut d'être trop impatiente.

Vladimir — Ce pauvre abbé... ce vieil homme ne méritait pas la sévérité d'un jeune esprit tel que vous... il fût votre première victime littéraire à l'avoir corrigé comme vous l'avez fait.

Voltaire — Oh j'ai fait bien pire ! L'abbé ne fut qu'un hors-d'œuvre. Ce qui parut ensuite fut le coup de grâce. « Le Bourbier » ! Mon premier scandale officiel. Cruel et brillant à souhait !

Vladimir — Déjà la dent dure à cet âge. Une contrariété et la verve se lâche ! L'académie et vous, ce ne fut jamais qu'une histoire d'amour incomprise... L'envie du moment est devenue lassitude.

Voltaire — Trop de dîners. Trop de couardise. Trop de jalousie. Trop de perruques qui cachaient un manque de culture et de lettres.

Vladimir — Voltaire !

Voltaire — Si les Lauriers s'obtiennent par un carnet d'adresse plutôt qu'au mérite, alors à quoi bon faire preuve d'être un lettré. Vous savez comment je suis devenu académicien ? Sur un dîner chez la Pompadour, à 52 ans, parce qu'un siège se libérait à ce moment-là. Mes œuvres ont-elles jouées sur la balance ? Aucunement. L'entremise d'une courtisane de la Cour ayant pour titre, maîtresse du Roi, a fait en sorte que leur vote soit unanime. Et quelques mois plus tard je devenais gentilhomme ordinaire de la chambre du roi ; puis l'année suivante, *persona non grata* à cette même cour. De toute ma vie, je fus avec les puissants comme une tapisserie de *Pénélope*, tissée le jour, pour être défaite la nuit...

4.

Le théâtre

Vladimir — Tout comme l'écrit... Perpétuellement revu et corrigé.

Voltaire — Parce que vivant ! L'écriture est un théâtre des mots. Je n'ai jamais voulu devenir philosophe, vous savez. Un dramaturge, c'était cela mon souhait. Être le successeur de Corneille, de Racine, de Molière ! Pour preuve, mon premier succès littéraire fût *Œdipe*. Une tragédie. Un de mes trésors, n'en déplaisent à certains.

Vladimir — D'où votre envie d'être joué à la Comédie française, d'entrer dans l'histoire de la scène au plus vite. Toucher au prestige pour mieux embrasser l'ombre de Poquelin. On vous a reproché souvent que vos tragédies manquaient d'amour.

Voltaire — Ah... L'amour... Il leur en fallait tout le temps. En comédie, comme en drame. Quel reproche insensé ! Aucune tragédie ne devrait tourner autour. En Angleterre, des pièces comme *Brutus*, *La mort de Jules César*, ou encore *Semiramis*, qui ne souffrent pas de ces artifices humains ont été encensés, tandis qu'en France... Pas d'amour ? Et c'est le mépris en retour. On m'a corrompu à ses galanteries féminines. Il leur fallait de la passion, des héros amoureux. J'ai dû réécrire *Zaire* à cause de

leurs caprices. Résultat, on m'a fait le procès de m'être trop inspiré de Shakespeare et son Maure de Venise. Alors que toute la pièce dénonce le fanatisme religieux, l'intolérance d'un père envers ses enfants, l'horreur de manipuler les sentiments humains, dans ses pires doutes, dans ses pires souffrances, dans ses remords les plus vils, jusqu'à la tragique disparition d'un couple qui ne demandait qu'à s'aimer, qu'à s'unir au-delà des codes, des règles, de ses maudites sacro-saintes traditions, qu'on soit chrétien ou musulman. Mais non ! On a retenu quoi ? L'amour ! Dans son prisme tragique et sanglant. Avec ses croyances et ses trahisons. Les gens ne savent plus lire ! Ils ne savent plus voir au-delà des apparences.

Vladimir — Le théâtre est un apprentissage, Voltaire. L'envers du décor a aussi ce rôle, à condition qu'on lui explique clairement les choses.

Voltaire — Qu'entends-je ! Qu'on leur mette un traducteur ? À quoi serviraient alors le metteur en scène et les comédiens ? Faire du réel avec du faux-semblant comme l'a théorisé Diderot dans son *Paradoxe du comédien* ne suffit-il pas ? Faudrait-il aussi que pour chacune des scènes jouées il y ait un Chœur qui leur chante une explication de texte ? Si le jeu ne suffit pas, s'il ne retranscrit pas les sous-entendus d'un texte, alors le théâtre a perdu son âme.

Vladimir — Diderot à tort.

Voltaire — Je vous demande pardon ?

Vladimir — Là d'où je viens... Et je viens de partout, le faux-semblant dans le jeu n'a plus sa raison d'être.

Voltaire — Vous m'intéressez !

Vladimir — C'est l'authentique qui rend le jeu possible. Le faux-semblant laisse sa place à l'homme et non à la fiction d'un personnage. L'humain prend toute sa dimension à travers le jeu. Il devient bien plus réel sur scène qu'en société, trop lié au paraître. Au moins, sur scène le comédien lâche prise... Utilisant ses sens, son vécu, pour inventer et se réinventer à travers un personnage...

Voltaire — Mais quelle... révolution !

Vladimir — Le monde est vaste, mon cher auteur ! La culture n'est pas l'apanage de royaumes, si grand soit-il par son Histoire. Vous n'imaginez pas ce que la France est petite comparée à d'autres contrées du Monde.

Voltaire — Elle l'est déjà comparé à ses voisins, alors au-delà de l'Europe je ne doute pas que les peuples, même ceux considérés comme barbares, ont un savoir culturel. L'art est universel. Pourquoi en serait-il autrement ? Et le théâtre est un support parmi d'autres pour redonner goût à la curiosité ! Et s'élever par le Savoir !

Vladimir — Je comprends mieux votre penchant pour la philosophie. La réflexion doit aussi s'éduquer, n'est-ce pas ? Ce n'est pas inné non plus. La tragédie n'est pas qu'une lecture pour bourgeois. Elle doit être populaire avant tout. Et vos litotes et allégories littéraires peuvent échapper au plus grand nombre si ce nombre n'a pas les connaissances requises pour comprendre le sens de vos œuvres. Et vous l'avez

senti. Le théâtre a aussi ses limites. C'est pourquoi vos orientations littéraires vous ont poussé à une autre discipline.

Voltaire — Mon style a toujours été proche des gens ; il s'est toujours efforcé de mêler les castes. Il parle à tous, sans distinction. Et le théâtre se joue, peu importe les effets de style employés. C'est la scène qui parle. Pas seulement les mots, ni les vers. Les personnages sont le langage qui permettent à ceux qui ne savent pas lire, ou lisent peu, de découvrir une histoire, de voyager, de rêver, d'oublier leur vie harassante, faite de labeur et sa misère quotidienne, sous la menace de guerre et de religiosité corsetée, ou encore d'impôts qui ne leur laissent plus que la peau sur les os en les tuant à petits feux. Le théâtre s'ouvre à tous, permet de communier avec son voisin, sa famille, et même la couronne qui leur tient brides et courroux. Grâce à la fiction d'un auteur, à l'enthousiasme d'une compagnie, à la prise de risque d'un théâtre, ce lieu devient l'union et l'échange d'une Nation. Ne prenez pas le public pour un idiot ! La foule n'est pas qu'un bulbe écervelé, elle peut parler d'une seule voix malgré ses visages multiples. Ce n'est pas le peuple le fautif, ce sont ces langues médisantes qui ont très bien compris les enjeux sur lesquels mes écrits s'opposaient, et qui n'ont eu de cesse de les réduire à ce qui les arrangeait, et qui ont tout fait pour manipuler l'opinion de leur fiel médiocre, afin d'empêcher d'ouvrir les débats que mes écrits suscitaient. Ces critiques sans talent à la solde du pouvoir se sont toujours refusés au dialogue, convaincu qu'ils étaient, enfermé dans leur conviction passée, poussiéreuse, erronée. Depuis Molière, les bien-placés, les bien-pensants, les pignons-sur-rue ont toujours cherché à garder le peuple en laisse, sous contrôle, sans que l'art ne puisse remettre en cause la condition du maître à son esclave. Pour ces gens-là, faire réfléchir le peuple est dangereux ! Le théâtre justement offre de casser la chaîne. C'est pourquoi la scène dérange ! Quel autre lieu Vladimir peut-on réunir ces deux castes que tout oppose...

Vladimir — À l'église, puis au bûcher.

Fin de l'extrait.

Pour toute demande du texte complet, veuillez me contacter par mail suivant : fxt.art@gmail.com en m'indiquant qui vous êtes (pro ou amateur), ainsi que vos raisons et projets artistiques concernant ce texte.